

Ruysbroeck¹

Hervé Dumez

Ils sont assis sur le petit banc de pierre, devant la maison. Elle regarde les grands yeux noirs tournés vers elle et comme suspendus. Que répondre à la détermination douce d'un enfant qui croit engager sa vie ? Elle scrute en vain les sombres reflets rêveurs. Puis elle dit oui, angoissée. Le lendemain, elle le mène vers son frère, chanoine de la cathédrale de Bruxelles, tenant pour la dernière fois la petite main dans la sienne. Quittant Ruysbroeck, ils marchent deux heures en silence. Le chatolement de la ville flamande, ses couleurs, sa musique et ses cris, son animation exubérante blessent profondément l'enfant. Il s'accroche une dernière fois à celle qui l'a accompagné, bousculé, avant de trouver refuge à l'école de la cathédrale en construction. Quelques années plus tard, sa mère s'installe au béguinage de Molenbeek, le rejoignant. Les béguines portaient une simple robe et une coiffe, habitaient de petites maisons fleuries, blotties les unes contre les autres, vivaient chastement, s'occupaient des pauvres et des malades, et priaient. Elles ne prononçaient pourtant pas de vœux, ce qui suscitait la méfiance de l'Église : qu'étaient ces femmes qui ne vivaient plus le sacrement du mariage tout en ne voulant pas se faire religieuses ? Leur vie de chasteté rappelait les pratiques cathares. Les Flamands les aimaient et les protégeaient. Après qu'elle fut morte, il lui sembla que sa mère continuait de lui parler, qu'elle lui disait qu'elle ne serait vraiment apaisée que le jour où il deviendrait prêtre. Le jour de son ordination, elle s'adressa à lui pour la dernière fois. On lui confia la responsabilité spirituelle des béguines parmi lesquelles elle avait vécu. Son biographe dit qu'il sortait peu, et qu'il marchait dans le monde en solitaire. Les traversées de la ville étaient chaque fois une épreuve. Plongé qu'il était dans ses méditations, on le heurtait souvent. Dans un de ses chants mystiques, il écrit : « *J'étais si soumis au monde qu'on ne me poussait pas du coude sans m'irriter.* » Il s'énervait que l'extérieur eût tant de pouvoir sur lui qu'un mot grossier ou un choc involontaire pussent suffire à faire frissonner son être et cherchait le réconfort dans les poèmes pleins de délicatesse de Hadejwich d'Anvers, une béguine elle aussi, morte un siècle auparavant. A qui te fera bien ou mal, donne sans distinction ce dont il a besoin, lui conseillait-elle. L'amour t'accorde ce pouvoir : puisque tout t'appartient, donne tout. Elle l'appelait à être libre et vide, et à se préparer ainsi à l'étincelle. Mais le bruit des travaux de la cathédrale, l'affairement des ouvriers, les fêtes, continuaient de l'atteindre, jusque dans le cloître. Il se disait égaré parmi les choses qui tombent et qui coulent, incapable de trouver la science de l'habitation intérieure. Un jour que son oncle assistait à un office, le prédicateur qui jusque-là avait bafouillé son sermon retrouva ses esprits et dit : je parle pour que l'un de vous change de vie. Ils se retrouvèrent à trois au pied d'un pilier et décidèrent de quitter Bruxelles. Ce fut à la Pâques de 1343. Il avait attendu d'avoir cinquante ans, son oncle et leur troisième compagnon étaient bien plus âgés encore. Ils passèrent

1. Bien que ses écrits aient fait l'objet de polémiques, Jan Ruysbroeck a été béatifié.



Le prieuré de Groenendael

potager, absorbé en lui-même, il avait arraché sans les distinguer les pousses de salade avec les mauvaises herbes. On le laissait à ses méditations. Avec douceur, il s'occupait des communautés de femmes des alentours. Pour une clarisse, il composa tout un livre. « *Lorsque je suis passé dans votre monastère l'été dernier* », lui écrit-il, « *m'a semblé que vous étiez en peine.* » Et il la console : « *La vie sainte est chevalerie, qui ne vit que par l'épreuve.* » Au milieu de la forêt, il trouvait le silence profond de la jouissance. Il se disait enfin absous de tous les nœuds du monde. De bon matin, il quittait sa cellule pour entrer dans la forêt. Il s'installait sur une pierre, au pied d'un vieil arbre et posait une tablette sur ses genoux. Parfois, quelque chose parlait en lui et il écrivait. Lorsque la voix se taisait, il restait immobile, sans plus aucune impatience. Il entraînait en lui, disant adieu aux amours et aux douleurs du monde, avec une joie qui faisait fondre son âme. À tout instant, commencer et parfaire était sa très haute exigence. Jamais il n'écrivit en latin. Il n'usait que du vieux flamand, la langue de ses tendres échanges avec sa mère et Hadewijch, avec les béguines et moniales qu'il aimait et fortifiait. C'est avec ces mots-là, qui étaient ceux des paysans d'alentour, qu'il exprima son union mystique avec quelque chose qui le dépassait tout en étant en lui. Un soir, il s'attarda. Le cuisinier partit à sa rencontre, s'enfonçant dans la forêt de plus en plus sombre, lentement, un peu de crainte de tomber mais surtout de le troubler. Il l'aperçut enfin, entre les branches, sur sa pierre habituelle. Il lui sembla éclairé. Était-ce un rayon de lune posé juste sur lui ? Était-ce qu'il regardait la lumière, par la lumière, en la lumière, comme il l'avait écrit ? L'homme en fut bouleversé. L'un des premiers, il avait rejoint la communauté et il était devenu leur homme à tout faire, s'occupant du jardin, des bâtiments, et des animaux. Pendant qu'ils rentraient tous deux dans la nuit, il osa demander qu'on lui apprît à lire et à écrire. Par la suite, il composa dix-huit traités et quatre opuscules. Toute son œuvre parle de l'humilité, dont il dit que jamais nul ne parla aussi bien que son maître. Il avait lu dans les livres de ce dernier que nous sommes tous appelés à être des voyants.

À son contact, on se sentait devenir meilleur, disait-on. Les cuisiniers eux-mêmes se transformaient en mystiques. Deux siècles après sa mort, un chartreux qui le lisait l'appela l'admirable.

La pointe aiguë d'un coude s'enfonce au creux de deux côtes, un mot rude ou simplement maladroit dans un esprit, et de l'énervement que provoque cet ébranlement naît le rêve de défaire, un à un, les nœuds durcis qui entravent nos vies. Parfois, même longtemps après, ce rêve revient et s'impose ■